SAINTE ROSE

VOYAGE AU PAYS DES LAVES

Vanessa Clain · Inel Dalleau · Jean-Yves Hoarau · Alice Huet · Estelle Rivière

Illustrations Solen Coeffic

Coach en écriture Édith Gignoux

Atelier d'écriture en créole Toussaint Brema

© Association Rivages et Patrimoine, 2020
https://rivagesetpatrimoine.re
ISBN : 9782957199204

Préface

Quel sens donner au territoire lorsque celui-ci, confronté au passage du temps, devient mouvance et que les scènes de vie qui semblaient immuables, les lieux familiers, finissent par laisser la place à des bribes de souvenirs sans cesse changeants selon les regards qui les révèlent ? Que retenir des anecdotes, des multiples récits réveillés au détour d'un sentier lorsque surgit un objet jusqu'ici oublié et soudain essentiel témoin ?

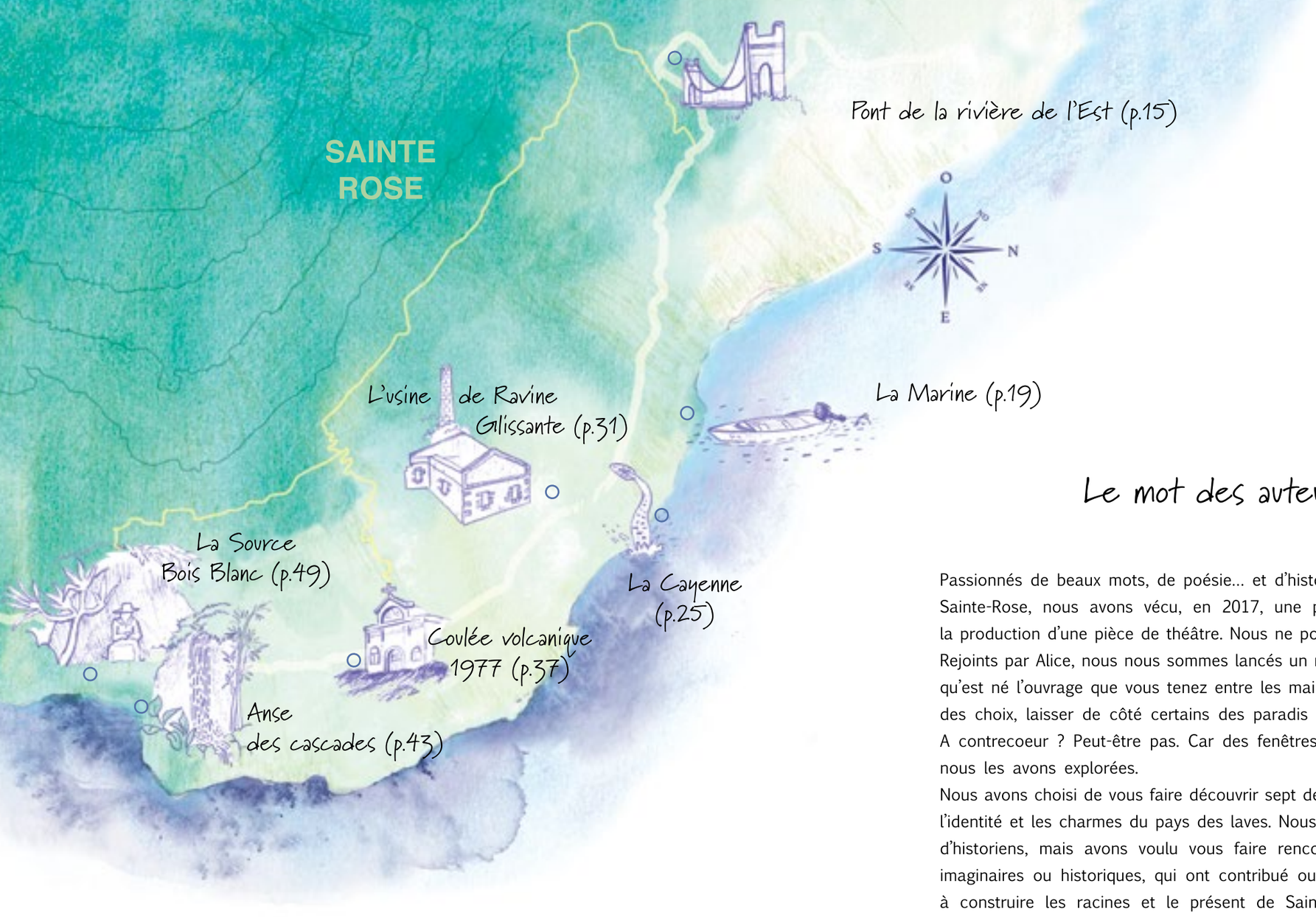
Les transformations, vécues parfois de façon immédiate lors de nouvelles approches spatiales au cœur de l'occupation du territoire, distantes et moins incisives lorsqu'elles apparaissent à travers les vestiges qui jalonnent l'histoire, posent inévitablement la question de la portée constructive de ces derniers, eux qui s'affirment comme proximité, comme partie intégrante d'un passé, traces visibles et mémoires vivantes mais qui aussi, se placent au cœur d'une attractivité, d'une invitation au voyage.

C'est cette invitation que les auteurs de ces fonnkèrs, inspirés des lieux et d'histoires réels ont voulu écrire. Invitation pour une visite au cœur d'un territoire rempli au départ d'itinérances ; celles curieuses des visiteurs du passé, celles moins paisibles de l'histoire conquérante, d'autres encore dramatiques mais durablement inscrites.

À tous ces parcours s'ajoute ici celui d'un autre ordre de la jeune héroïne, Julie, qui malgré elle se laisse prendre aux charmes d'un retour vers des origines qu'elle finit par embrasser au point d'entrevoir à son tour les possibilités de passeuse de mémoire.

Ce que l'on découvre alors à travers ces pages c'est l'attache indéfectible des auteurs aux différents espaces de ce Pays des laves, à son histoire et aux personnes qui ont choisi de lui donner vie. Sept lieux, marqués par des époques différentes mais vus à travers le même souci d'immersion, deviennent les objets d'une quête : une façon originale et inédite de penser le sentiment d'appartenance.

Toussaint Brema



Le mot des auteurs

Passionnés de beaux mots, de poésie... et d'histoire, celle de notre ville Sainte-Rose, nous avons vécu, en 2017, une première aventure avec la production d'une pièce de théâtre. Nous ne pouvions pas en rester là. Rejoints par Alice, nous nous sommes lancés un nouveau défi. C'est ainsi qu'est né l'ouvrage que vous tenez entre les mains. Nous avons dû faire des choix, laisser de côté certains des paradis que recèle Sainte-Rose. A contrecoeur ? Peut-être pas. Car des fenêtres se sont entrouvertes ; nous les avons explorées.

Nous avons choisi de vous faire découvrir sept des vitrines qui façonnent l'identité et les charmes du pays des laves. Nous n'avons pas fait œuvre d'historiens, mais avons voulu vous faire rencontrer des personnages imaginaires ou historiques, qui ont contribué ou auraient pu contribuer à construire les racines et le présent de Sainte-Rose. Comme le dit notre petite héroïne, les souvenirs que l'on recueille sont comparables à de beaux diamants ne demandant qu'à être mis en valeur !

Nous espérons que, quel que soit votre âge ou votre contrée d'origine, ce livre vous incitera à regarder ces sites d'un autre œil et à entreprendre votre propre voyage au pays des laves.

Introduction

Il est un pays au coin de l'île, où le soleil baigne les matins de lumières vermeilles. Un pays où les regards embrassent aisément le battant des lames et le sommet des montagnes. Il a pour frontières l'eau d'une rivière dantesque et le feu d'un volcan qui s'endort et s'éveille selon ses humeurs sages ou vagabondes. Aux reliefs pittoresques, Sainte-Rose, plaisante ville rurale, où la mer trouve une place de choix, est d'ordinaire calme et tranquille. Elle possède, en son atmosphère, comme une mélancolie douce et rêveuse. Mais les pages de son histoire montrent un tout autre visage. Qu'ils viennent de la mer, du ciel, ou des entrailles de la terre, des trublions ont façonné ses paysages et fait de ses héritiers ce qu'ils sont aujourd'hui.

C’est ici que Nanie et Jean, un couple de retraités, attendaient leur petite-fille, Julie, à l’arrêt de bus à Piton Sainte-Rose. Celle-ci, jeune citadine de onze ans, venait de leur être confiée pour une semaine. Ses parents pensaient en effet que sa dépendance aux écrans lui faisait confondre le virtuel et le réel et avait amoindri sa passion pour le dessin, la musique et la poésie.

— Comme tu as grandi ! La dernière fois qu’on s’est vues, c’était il y a à peine deux mois pourtant ! s’exclama Nanie. De plus, tu arrives à voyager de Saint-Denis à Sainte-Rose toute seule, comme une grande !

En les voyant, Julie en oublia presque sa valise pour se jeter dans les bras de ses grands-parents.

— Que vous m’avez manqué !

— Ah ! Mon zoli ti lorkidé, je te reconnais bien là ! Toujours ton cahier de dessin sous le bras ! remarqua Jean.

— En même temps, crois-tu que j’avais le choix ? On m’a coupé de tout ! On m’a privée de smartphone et, chez vous, il n’y a ni télé, ni internet ! maugréa Julie.

— Ne t’inquiète pas, la rassura Nanie, ton grand père et moi t’avons concocté un programme qui va sûrement te plaire ! On va te faire découvrir sept des joyaux du pays des laves.

1

Le pont de la Rivière de l'Est

152 mètres d'angoisse

Le lendemain, Nanie, fine cuisinière, prépara un déjeuner pique-nique. Au programme, la visite du premier vestige que Jean et Julie allaient explorer : le Pont de la Rivière de l'Est. Pour parcourir la dizaine de kilomètres qui les séparaient de ce site, ils empruntèrent la vieille Méhari de Jean. Julie se débattit avec la portière.

— Ah, mon zoli ti lorkidé, tu peux directement sauter dedans ! s'écria Jean.

— Quelle est drôle ta voiture grand-père, commenta Julie.

— Et en plus, tu vas adorer ça : rouler les cheveux au vent !

La matinée fut dédiée à l'examen minutieux de tous les coins et recoins du pont de la Rivière de l'Est. Chaque pierre taillée, chaque boulon ou câble était sujet à discussion. Jean fit remarquer qu'en avril 1927, l'eau avait atteint le tablier du pont. Julie fut impressionnée.

— Il est très haut ce pont quand même ! Tu en es sûr grand-père ?

— Oui, mais les causes de cet événement restent très mystérieuses. Éboulis, éruption volcanique, trombes d'eau ? On ne sait pas trop. En tout cas, cette crue a eu lieu lors d'une nuit étrangement claire. On y voyait au point de trouver une aiguille par terre !

Leur attention fut attirée par un homme d'un certain âge qui tenait ses chiens en laisse. Ôtant son chapeau d'un autre temps, l'homme s'assit sous un longanier. Il se montra disposé à conter à nos amis des anecdotes liées à ce fameux pont de fer. Il leur fit part d'un fait qui l'avait marqué du temps de son jeune âge.

— Quand j'étais marmaille, j'ai emprunté le pont avec mon grand-père. Sa main solide et rêche tenait la mienne bien serrée. Marche dans le milieu, pour ne pas trop voir le fond. Regarde où tu poses les pieds de peur que les planches de bois gorgées d'eau ne te retiennent pas ! m'avertit mon grand-père.

Mais, avant de traverser, la chapelle nous appela pour une prière. Genoux à terre, les yeux clos, deux mots pour confier notre destin à Dieu. Une bougie allumée pour éclairer nos pas, il n'y avait pas d'autre choix. Alors, on a traversé avec le cœur jouant le son du tam-tam d'un roulèr. La peur me gagna et mes poils se hérissèrent sur ma peau. J'étais obligé de porter mon courage dans mes bras. Mes mains moites comme le pont mouillé, je sentais mes larmes prêtes à s'écraser dans le fond du rempart. Plus j'avançais et plus le peu de courage que j'avais tentait de s'échapper à travers les trous des planches, sous mes pieds. Autour de moi, le paysage tournait comme dans un carrousel ; mes jambes s'emmêlaient, vacillant sous le poids de mon corps. Même mon souffle voulait m'abandonner !
Les pas chancelants, ne tourne pas la tête en arrière. Toujours un pas devant, ne regarde pas sur le côté, avance, avance, malgré les larmes aux yeux, le chemin de la mort est derrière… Ce pont est long, long… Mon Dieu n'a-t-il point de fin ?
Veille sur nous mon Dieu, veille sur nous ! Je levai la tête et je vis mon grand-père me regardant. Il ne voulait pas que je décèle ses craintes. Pour me rassurer, il glissa une main dans sa poche pour en sortir un peigne entouré d'une feuille de papier. Il porta le tout à sa bouche, pinça ses lèvres et commença à souffler. Un son vint me chatouiller l'oreille. En l'espace d'un instant, j'oubliai où j'étais, j'oubliai les remparts sous mes pieds.
Petits pas chancelants, chancelants, toujours un pas devant, ne regarde pas en arrière, ne regarde pas sur le côté, avance, avance, les larmes aux yeux, le chemin de la mort est derrière.
Enfin, nous atteignîmes l'autre rive.

La lune n'allait pas tarder à relayer le soleil et offrait une fresque « orangeâtre » de toute beauté à nos passionnés. Julie remit le dessin qu'elle venait de réaliser au monsieur pour le remercier.
Lorsqu'ils rentrèrent, Nanie les attendait dans l'allée. Julie fila tout droit l'embrasser. Elle lui chuchota à l'oreille :
— Nanie, s'te plaît, s'te plaît, prête-moi ton téléphone juste quelques minutes.
— Ah, mon zoli ti lorkidé ! J'aurais bien aimé… Mais tu connais la règle édictée par tes parents : pas d'écrans pendant toute la semaine que tu passes chez nous.

— Ah, ça commence à me fatiguer, râla Julie. Et comment je fais, moi, pour parler avec mes amis ?
Et, en marmonnant, elle partit se réfugier dans sa chambre.
Après s'être douchés et changés, nos aventuriers se mirent à table et on n'entendit plus que des bruits de cuillères, des « mmmm ». À la demande de sa grand-mère, Julie, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, accepta de raconter leur rencontre avec « l'homme à la meute de chiens ».
— Maintenant, c'est moi qui vais te chanter une chanson que ma mère me chantait quand j'avais ton âge, suggéra Nanie.

kèl koko ? koko dolo
kèl dolo ? dolo la rivyèr
kèl rivyèr ? rivyèr de lès
kèl lès ? lèstoma
kel ma ? masalé
kèl salé ? salé dann pwa
kèl pwa ? pwa d-kap
kèl kap ? kap bor la mèr
kèl mèr ? la mèr kasé
kel kasé ? kasé koko

Et tous les trois reprirent cette ritournelle en chœur.

11

La Marine

Le trésor du commodore

Aux premières lueurs du jour, une bien agréable odeur de gâteau « ti son » embaumant toute la maison vint réveiller Julie. Elle avait le visage un peu chiffonné : une bonne partie de la nuit, son esprit avait galopé sur le dos d'Etincelle, sa licorne « tamagoshi ». Elle craignait que sa mascotte eût succombé faute de soins.
Elle trouva Nanie sous la véranda ornementée de multiples orchidées, préparant la table pour le petit déjeuner. Jean qui finissait d'arroser le jardin vint les rejoindre.
— Ah ! Ma petite orchidée est déjà réveillée ! Mé i tir in «gueule» an boudin ! constata-t-il.
— Jean, quel est ce langage ? répliqua Nanie. Puis, regardant Julie, elle ajouta : veux-tu que je te dise qui a construit le pont suspendu que vous avez découvert hier ?
Julie, tout en gardant son air un peu boudeur, opina du chef.
— En fait, il y avait deux ingénieurs, reprit Nanie. Un qui s'appelait Bonnin, il n'a pas pu finir le pont parce qu'il n'avait plus d'argent pour continuer, et l'autre qui s'appelait Arnodin. Quand le pont a été livré en 1894, on disait que c'était le plus grand pont suspendu du monde. Il mesurait 152 mètres de long.
— Et bien il est plus vieux que vous ! se moqua tendrement Julie.
— Qui t'a dit que nous étions vieux ? répliqua Jean en feignant de soulever un énorme pot de fleur !
— Oui, c'est ça ! Et qui va te relever après ? l'arrêta Nanie.

Jean avait donné rendez-vous à un pêcheur habitant à La Marine. Ils le rejoignirent aux abords du quai « Vinsan ».

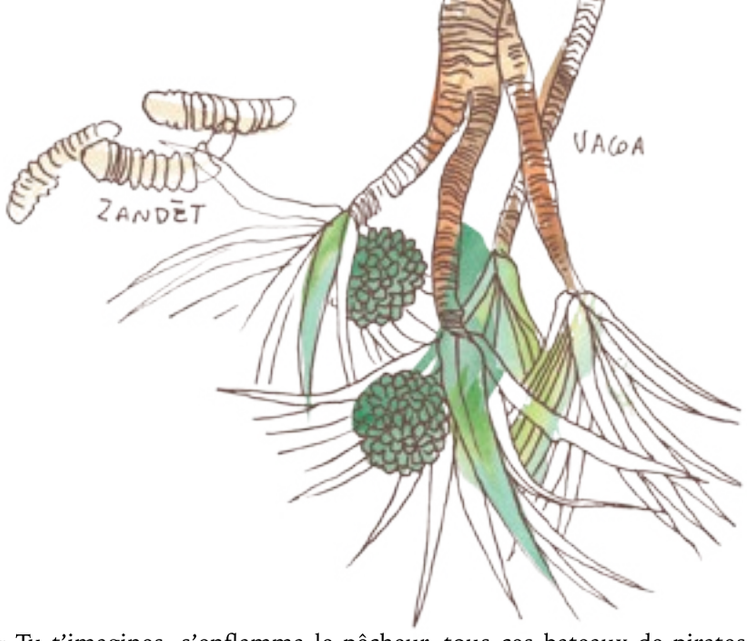
— Alors voilà la jolie demoiselle dont Jean m'a tant parlé !
déclara le pêcheur à julie. Puis son regard se perdit dans la mer et il se laissa entraîner dans ses souvenirs. Sa voix se fit plus nostalgique tandis qu'il s'adressait à nouveau à Julie. Hier, à l'heure d'une bonne sieste, lorsque mes yeux étaient en train de se fermer, une couleur rouge crépusculaire s'est glissée sous mes paupières. Et, tout à coup, je me suis souvenu d'un ami d'enfance. Ensemble, on faisait les quatre cents coups. Il nous arrivait de venir ici avec notre canne à pêche à la petite bruine pour essayer d'appâter le « kardinal » ou le « gro-zyé ». Comme il était rare que le poisson morde à l'hameçon, on se racontait des histoires de « Ti Zan » avec « Granmèr Kal » et toutes ces choses qui pouvaient passer par nos têtes d'enfants, pourvu qu'elles fassent peur. On imaginait l'époque où La Marine s'appelait encore « Quai la Rose » ou « Port Caron » et La Réunion « Ile Bourbon ». Les canons n'étaient pas là pour parader mais la bataille faisait bel et bien rage entre les Français et les Anglais menés par Corbett qui rêvaient de s'emparer de notre Sainte-Rose. Ce qu'ils firent en août 1809. À cet instant, Jean remarqua :
— Mais, avant Corbett, il y a eu des pirates. Et qui dit pirates, dit trésors cachés… et gardiens de trésors !

— Mythe ou réalité ? interrogea le pêcheur. Certains disent qu'il y en a bien un, que le trésor est dans une caverne, caché sous un tas d'ossements. Là-dedans, il fait noir, plus noir que la nuit sans lune. Il y a des mauvaises âmes qui soufflent sur le fanal pour éteindre la lumière. N'y entrez pas, il y règne comme une odeur de mort et de mauvais sort Mieux vaut finir sans le sou que d'y perdre la vie. Il y en a qui disent que leur canne à pêche a un jour accroché un objet brillant. C'était une jolie pièce d'or. Quand ils ont voulu l'attraper, plouf ! Elle est tombée dans la mer. Ils n'étaient pas peureux mais ils ne voulaient pas croiser le fer avec le gardien du trésor…
Il y en a qui disent que le trésor est au fond des mers entre deux belles roches ; à l'avant il y a comme une porte dessinée par les coraux avec un trou pour y mettre une clé, mais la clé, c'est l'âme de celui qui veut s'emparer du trésor. Un trésor contre une vie ! Le gardien prendra un de ses proches. Alors, mieux vaut laisser le trésor où il est.

Les yeux de Julie brillaient en entendant ces légendes. Mais elle sentit comme un grognement, un cri de ventre vide que les belles histoires de pirates et de trésors ne pouvaient calmer. Il est vrai que l'heure se faisait âgée. Ils décidèrent d'aller au restaurant d'à côté et convièrent leur hôte à se joindre à eux. Puis tous les trois allèrent se poser sous le badamier, en face du monument Corbett.
Le soleil ardent et le chant des vaguelettes aidant, Julie ne tarda pas à s'offrir une escale aux pays de ses rêves. Et la voilà faisant causette au commodore Corbett. Contrairement à ce qu'elle avait entendu à son sujet, il ne bégayait pas et faisait se mouvoir ses phrases dans une très belle éloquence.
« Fillette, viens, je vais te montrer où se cache un trésor par ici !
Pour arriver là, la route était longue. Les yeux hagards, nos ventres tenaillés par la faim, le corps accablé par la fatigue, les matelots et moi, nous avons conquis la baie de Sainte-Rose à coups de canons. Ensuite, nous sommes repartis ; ma dépouille est retournée à ma mère patrie mais mon âme est restée prisonnière volontaire des embruns marins qui flottent dans ces beaux paysages d'ici. Il y en a qui s'imaginent que j'ai perdu la bataille parce que je suis mort. Les gens disent que l'histoire est triste mais ma version est loin d'être « en charrette chavirée ». À défaut d'emporter avec moi le trésor, je me suis allongé sur son cœur. Jolie petite demoiselle, tes deux pieds sont sur notre richesse. Entre vents et marées, les deux ensemble pour me bercer. Ici, je veille comme un gardien, j'apprécie beaucoup le paradis que j'ai tellement cherché. Petite fille, regarde autour de toi, l'eau de la mer est plus brillante qu'une rivière de diamants. Ecoute la mélodie des vagues qui caressent les rochers, observe la mer bleue ou couleur café, constellée de points de lumières… Mon plafond est toujours merveilleux. »

Les rires de ses deux compagnons mirent fin à la rencontre imaginaire de Julie et du capitaine Corbett. Une fois bien réveillée, elle regarda tout autour d'elle. « C'est sûr, songea-t-elle, le capitaine avait raison ! Sainte-Rose est réellement un beau trésor ! »
Alors, elle prit ses crayons.

Pendant que Julie dessinait, la discussion vint sur les jours tumultueux qu'avait vécus cet endroit, devenu depuis paisible et plaisant.



« Tu t'imagines, s'enflamma le pêcheur, tous ces bateaux de pirates, d'amiraux ou de marchands qui sont passés par ici ! Aujourd'hui, il ne reste que le monument Corbett, trois canons et quelques ancres immergées comme traces de ce passé. »

Il était l'heure de prendre congé. Avant de rentrer, Jean proposa à Julie de prendre la direction du sentier des laves, à la découverte de la biodiversité que recèle tout le bord de mer.

— Quand nous regardons les arbres, nous arrivons à lire notre passé, dit Jean, en montrant un vacoa. À l'époque où il y avait beaucoup de cyclones, l'eau arrachait tout ce qui était cultivé : le manioc, le café, la canne à sucre… et les agriculteurs perdaient toute leur récolte. Alors, des gens ont eu la bonne idée d'introduire cet arbuste pour que ses racines retiennent la terre. Jean cueillit un fruit sur l'arbre, le glissa dans son sac et ajouta : Nanie va nous faire un gâteau avec ça ! Tu sais que quand nous étions petits, nous venions chercher des « zandèt » dans les vacoas pour en faire des fritures !
— Ah, berk ! s'indigna la petite.
— Oh ! répliqua-t-il, les gens d'ailleurs mangent bien des crapauds et tu ne dis pas berk !
— D'abord, ce ne sont pas des crapauds mais des grenouilles ; de plus, on en mange que les cuisses et c'est bon ! rétorqua-t-elle, satisfaite.
— Sur les goûts et les couleurs, nulle discussion, chacun son point de vue ! concéda Jean.

« Dan la ravine,
dann kèr soléy
Lo klèr i grinn
an kaskavèl…"

— C'est Nanie qui chante ? s'étonna Julie alors qu'ils s'approchaient de la maison. C'est joli !
— Bien sûr, répondit Jean avec un sourire ! C'est pour cela que je l'ai épousée. Sé mon zoli ti bèk roz, mon zwazo lamour !

La grand-mère s'interrompit pour leur souhaiter la bienvenue.
— Kosa in shoz ? demanda-t-elle.
— Kel shoz ? s'empressèrent-ils de répondre en chœur.
— Kiltivé mé pa konésèr ! Mélanz tout kalité, tout koulèr ! Li anim èk lo pèps, èk dousèr ! Poz gouté, poz désèr !
— Alors, dit-elle, kosa ilé ?
Julie réfléchit, puis répondit :
— Nanie, c'est dur, je donne ma langue au chat.
— Je ne peux pas répondre parce ce que j'ai vu dans le bol ce que c'est, avoua Jean.
— Ah ! dit Nanie, en faisant mine de le gronder, toujours à mettre le nez dans des choses qui ne le regardent pas, ce bougre. Surtout quand il s'agit de manger ! La réponse est… une salade de fruits !
Elle mit le saladier sur la table et sortit les coupes.

Après s'être régalée de ce petit quatre heures de choix, Julie raconta leur aventure du jour. Nanie espérait, en voyant Julie si enjouée au bout de seulement deux jours en leur compagnie, que la mayonnaise pourrait prendre. Son addiction aux écrans pourrait s'atténuer. Mais elle déchanta un peu quand la petite lui demanda à aller faire des recherches sur Internet à la médiathèque. Elle ne fut pas dupe et refusa. Julie comprit bien vite que sa grand-mère ne cèderait pas. Et elle ne tarda pas à retrouver le sourire.

III

La Cayenne

Le mystère de la chimère

Des cardinals se chamaillaient tout en piaillant sur le sapotier juste à côté de la fenêtre de la chambre de Julie. Pensant qu'il faisait encore nuit, elle voulut chasser ces « cancaneurs » d'oiseaux pour pouvoir se rendormir. Mais à sa surprise, le soleil dardait déjà ses rayons jusqu'au-dessus de la maison.

Un peu affolée de l'heure tardive, elle traversa à toutes enjambées le salon, en direction de la voix de ses grands-parents. Elle poussa un ouf de soulagement en les voyant affairés à la cuisine.

« Viens prendre ton petit déjeuner ! la rassura Nanie. Ne te presse pas car le repas du pique-nique n'est pas encore prêt. Aujourd'hui, je viens avec vous. Même si le quartier de La Cayenne a bien changé, c'est toujours un plaisir d'y retourner. Il est vrai que La Cayenne d'il y a une cinquantaine d'années était beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui. Les habitations allaient jusqu'à presque effleurer le brisant des lames. »

Nanie et Jean connaissaient toutes les personnes habitant le quartier. Ils tenaient à ce que Julie rencontre Rose et Marcel, un couple d'amis. Après un petit café et un jus de bigarade pour Julie, la dame accepta de leur raconter un peu de son enfance :

« Dan souvnans la Kayèn mon lenfans mi arèt promyé kaz
dann bordaz viraz
Mwin té desann po alé shé pépé mémé, gran marsh léskalyé
bordé flèr shak koté
Ali katpaté po graté la minm a tér,
a èl balyé nik i tik tik i aprop partèr.
La fimé dobwa sou marmit fouyapin té digdig lo né,
konfitir an transh papay koulèr bronzé
pèrlé dosik an dantèl si fèy tol
Anou té gèt po gouté, ti frèr dann fon la kour té poz la kol
Mwin té désann po alé rod lèr fré dann kèr soley komans flanbé,
zoli shomin galé pinpin parpiyé la minm atér té anminn koté
lé gayar pik nik bordmèr
Dann fon la Kayèn tibout paradi la minm nou té zoué,
in poz basin la sirèn kan té fé sho po nazé
Vag la mèr an tandrès y karès galé konm in lamouré i zoué
dann shové son gaté,
Lo siel èk la mèr y fé insèl, vakwa an parasol
Payanké fé son dèrnyé kabriol
fine ariv lèr po armonté domin néna lékol
Nou té pas shomin bétoné po artrouv la kaz pépé
Po fé kolyé té kas flèr galabèr,
mwin té anminn po mémé té i fé fonn son kèr
Dann souvnans la Kayèn mon lanfans gayar moman an fanaz
dopi mon zènlaz
Touzour mwin té artourn kontanté an pagay
zistwar po rakonté, mé tousala i armont lwin »

conclut-elle avec une pointe de nostalgie.

Ils avaient convenu de déjeuner ensemble au bord de la mer. Ils s'installèrent à proximité du bassin « La Sirène » sous l'ombre des vacoas.

— De nos jours, la ravine ne coule pas, il n'y a plus beaucoup d'eau et il faut attendre une grosse pluie pour retrouver notre bassin «La Sirène » comme il était autrefois, indiqua Jean. A mon époque, tous les enfants du quartier apprenaient à nager ici.

— Mais, dit Nanie en se tournant vers leur ami, il faut que tu nous racontes ce qui t'est arrivé quand tu étais plus jeune !

Ce dernier prit une grande inspiration comme pour faire ressurgir ce souvenir, puis commença son récit.

« C'était un soir, vers les six heures. Je revenais de la pêche dans les galets. Je ne sais si c'était à cause de la pénombre, du sommeil qui me pesait ou le fruit de mon imagination, mais, là, j'ai entendu une jolie voix qui chantait, comme une mélodie provenant d'un violon. Je l'ai suivie jusqu'à ce que je la voie : une charmante jeune femme dans le « basin ».

Alors, doucement, sans faire de bruit, j'ai éteint mon fanal pour ne pas me faire remarquer. Ses cheveux cachaient sa nudité tellement ils étaient longs et ses mains caressaient l'eau avec douceur et volupté. Mais cela me semblait étrange, une personne seule, la nuit, dans l'eau, alors qu'il faisait froid. D'un seul coup, elle a plongé et, là, j'ai bien vu que ce n'était pas une fille ordinaire. Nos sœurs, elles n'ont pas de queue, mais elle, si !

Une jolie fille avec une queue d'anguille couleur d'un poisson perroquet. Mes deux yeux ont cligné, ma canne à pêche est tombée et je suis moi-même tombé à la renverse sur les galets. J'étais terrassé par la peur, sur le sol, incapable de bouger. Alerté par le bruit de ma chute, la créature m'a regardé. Ses yeux ont touché mes yeux, mon coeur, mon âme et ma mémoire. Quand la frayeur m'a enfin libéré et que j'ai pu me relever, il n'y avait plus rien. »

Un silence, puis, il ajouta : « il n'y a nulle crainte à avoir, c'était sans doute un songe ! Vous pouvez vous approcher du bassin en toute quiétude. Peut-être trouverez-vous une trace de ce que j'y ai vu, peut-être une écaille. »

Julie, qui était la seule à n'avoir encore jamais entendu son histoire, fut fort fascinée par l'image de la belle et mystérieuse sirène à queue d'anguille. Ayant ébauché une esquisse de la chimère, elle recommença à la dessiner en incluant les détails précis que l'homme avait donnés. Puis, elle lui présenta sa création. « La créature était exactement comme celle-ci ! » s'étonna-t-il, ému de voir cette petite mettre une image sur ce qu'il qualifiait de rêve dans l'imagination. Il reçut le dessin de Julie comme un enfant recevant un cadeau du Père Noël.

Personne ne fit d'objection quand Nanie proposa de passer à table. Le « rougay sosis » accompagné du « zanbrokal » fumait dans les marmites.

Julie et les deux hommes allèrent s'asseoir, les pieds dans l'eau, sur les roches bleues de la grande Ravine Glissante.
Les dames, elles, discutaient poésie. Toutes deux en passionnées.
— Nanie, suggéra Julie, tu peux déclamer un de tes poèmes ?
— Oui, approuva Rose, celui de La Cayenne !
Alors Nanie se lança.

Cayenne d'antan,
Il est bel endroit en mon cœur,
À peine surpassé du présent,
Là où gambadent follement,
Tant de souvenirs chamailleurs.
Cayenne d'antan,
Qu'emporte le temps !
Voguant au vague à l'âme émue,
Vers la baie de mes joies anciennes,
Loin d'elles, me voilà revenu,
Faire causette à ma belle sirène.
Cayenne d'antan,
Qu'emporte le temps !
Verte cachette d'amourette,
Lieu de nos baisers interdits,
Et de nos ébats inédits.
Qu'on aimait y chanter fleurette !
Cayenne d'antan,
Qu'emporte le temps !
Plaise à Dieu qu'elle ne perde ses charmes,
Que le temps n'ait point à rougir,
Des rides qu'il inflige à cette âme,
Elle, belle Cayenne aux souvenirs.
Cayenne d'antan,
Qu'emporte le temps !
Fraîcheur de nos joies, d'un âge tendre,
Et des yeux d'enfant qui te voulaient grande.
Aurais-tu perdu de ta belle charmante ?
Cayenne d'antan, qu'emporte le temps !

Le poème ravit tout l'auditoire. Il était comme la brise marine venue faire chanter et danser les hauts filaos au bord du bassin.
- Nanie, tous tes poèmes sont magnifiques ! Pourquoi tu ne veux pas les publier ? questionna Julie.
- Non, j'écris pour moi, enfin, pour vous. Mais ça n'a pas d'intérêt pour le grand public.
- Je crois que tu te trompes Nanie, insista Julie.
- Julie, tu as raison. Ta grand-mère a beaucoup de talent, appuya Rose.

Nanie mit fin à la discussion en priant chacun de ramasser tous les déchets qui traînaient sur le site. Elle qui participait à des opérations bénévoles de nettoyage des abords de routes n'aurait pas supporté qu'un seul papier demeure dans cette nature prodigue.

Puis, il fut temps de rentrer après cette journée fort plaisante en ces lieux, certes changés, mais toujours charmants.

Sur la route du retour, Jean montra à Julie où se déroulerait leur balade du lendemain. Il ralentit à cause du dos d'âne juste à l'entrée du chemin conduisant au « kartié Ravine Glisant » et Julie eut le loisir d'admirer l'imposant et magnifique badamier qui avait donné son nom à la rue.

Une fois chez eux, tous les trois débarrassèrent la voiture, puis Julie se proposa d'arroser le jardin. Pendant qu'elle donnait à boire aux fleurs et appréciait chacune de ces odorantes beautés, ses pensées la faisaient voyager dans un monde peuplé de sirènes.
— Et si c'était Rose la sirène dont l'homme nous a parlé ce matin ? elle se serait transformée par amour, murmura-t-elle.
Sa grand-mère sourit et lui dit :
— Quand je reverrai Rose, je lui demanderai si tel est son secret...

En pleine ville de Saint-Denis, Julie n'était guère accoutumée à entendre les criquets chanter. Et le soir, sous les draps, ces chants se faisaient berceuse de choix pour emporter la petite rêveuse jusqu'au terme de la nuit.

IV

La Ravine Glissante

La mémoire des murs

C'est au chant du coq que se levèrent nos amis. Nanie prit le volant de sa Twingo pour rapprocher les aventuriers du lieu de leur quête du jour. Ils allaient quitter, quoique celui-ci ne fût pas bien loin, le bord de mer pour cette fois-ci passer par les hauts. Ils redescendraient ensuite à pied à travers les champs de cannes pour se rendre au quartier de La Ravine Glissante. Ils pouvaient apercevoir, en toile de fond, les bleus du ciel et de l'océan, les arbres qui suivaient les nombreuses ravines serpentant à travers les champs. Et, surplombant ces diverses teintes de verts et de bleus, la vieille cheminée de l'ancienne usine sucrière arborait encore un peu de la splendeur qui avait été sienne autrefois.

Julie, quoique fatiguée par le trajet, était ravie de cette expédition. Au premier abord, en voyant toutes ces maisons collées les unes aux autres et toutes ces voitures, la petite demoiselle fut un peu déçue. Elle s'attendait peut-être à trouver un quartier ayant gardé une certaine authenticité. Néanmoins, elle comprit qu'il fallait, pour satisfaire sa curiosité, regarder au-delà de ce décor anodin.

Assise à côté d'une pièce cylindrique issue de la vieille usine, sans doute ayant servi d'engrenage pour la mécanique d'époque, Julie suivait le fil de ses pensées fécondes. Tout n'était qu'illusion. On aurait cru entendre, après plus de cent ans, moult bruits d'antan. Des coups de marteaux qui se répétaient, à la conquête d'une arête dans une roche rebelle. Les cris des contremaîtres sur des braves qui ne désiraient que manger à leur faim en donnant le meilleur d'eux-mêmes. Les sabots des bœufs sur des ruelles pavées de cailloux semblant résonner sur les parois des murs de celle qui avait été, jadis, fière de son sort.

Nanie lui avait donné des informations sur cette ancienne usine, datant d'avant l'abolition de l'esclavage. Cet édifice, chargé d'histoire, avait eu plusieurs propriétaires dont un particulièrement illustre : Desbassyns.

Et le dernier à avoir possédé les lieux avait été un certain Joseph Mourouvin dont on avait attribué le nom à la forêt voisine. L'usine avait fermé ses portes en 1954.
L'arrivée de Jean et d'un ami la tira de ses pensées.
— Qu'est-ce qui peut bien te passer par la tête, ma petite ? demanda Jean.
— De tous les endroits que nous avons visités, c'est ici qu'il y a le plus de traces de l'esclavage, répondit-elle. C'est comme si je ressentais leurs souffrances quand j'observe les ruines de l'usine.
— Tu sais que là où on se trouve, il y avait des calbanons ? dit l'homme.
— C'est quoi les calbanons ? interrogea t-elle, tout intriguée.
— C'étaient des habitations, où ont peut-être logé des esclaves. Plus tard, les engagés et pour finir les travailleurs de l'usine les ont occupées.

Le compagnon de Jean les invita à venir à la maison de quartier qu'il fréquentait.
« Cette dame, dit-il en leur présentant une personne d'un certain âge, a toujours habité cet endroit et elle va pouvoir nous relater comment c'était autrefois. »
Tout en préparant une pièce de tissu pour la confection d'une robe, « la gramoun » se mit à raconter son passé.
C'était à l'âge de huit ans qu'elle était venue habiter dans les calbanons et elle y avait vécu jusqu'à ses seize ans. Ces habitations, situées

tout le long de la nationale, étaient de forme rectangulaire, avec un toit en tôle. Les énormes parois des murs étaient en pierres taillées, semblables à celles de l'usine. Plusieurs familles se partageaient les grandes et vétustes bâtisses séparées en divers appartements. Deux portes, donnant une sur l'avant et l'autre sur l'arrière, étaient les seules ouvertures de l'unique pièce servant à tous les usages.

Lorsqu'à la place de leur habitation avaient été construits la balance et le lieu de réception des cannes, elle avait dû quitter les calbanons. Ce fut dans l'étable « parkbèf » que sa famille trouva refuge.

« Krwa pa dann mon gramounité sak lé déryèr lé oublié dann kalbanon mwin lété, mwin la grandi, la ri, la pléré, mé mizèr té pa malèr li lavé pwin lo gou doulèr. Souvnir tan la lé konm dousèr, konm rivièr do mièl i koul dann kèr. La vi té dir byinsir, manzé lo swar lété pa sir mé po innti zazakèl tout zafèr lé natirèl. Krwa pa dann mon radotaz mon koko na kafouyaz, sak mon boush la di la pa mantèr mwin la véki. Souvan kan mi mazine mon bann larm i vyin tou sèl. Sa lé konm dolo i koul si souvnans mon zèn tan po tir pousyèr. Mwin la pa koni l'esklavaz dann tan Desbassyns mé son bann tras sanm tout son bann ravaz sa mwin la koni.
Lo do momon lété kourbé, kasé sou lo pwa bann foutan gro blan. Tou sa la lé gravé ansanm fèr rouz dan mon vyé mémwar. Zordi mwin nana bonpé respé po kartyé la, parské koté nou lé la misèr té for.»

Il y eut un moment de silence durant lequel toute l'assemblée présente sembla transportée, à travers les souvenirs bouleversants de la doyenne du quartier, dans ce tumultueux passé presque oublié. Prenant le « kayanm » posé non loin d'elle, une jeune dame lui donna du rythme et tous les autres entonnèrent un maloya d'un natif de ce lieu.

« té i bat la min
té i pilpilé,
marmay té i shant
gramoun te i dans.
Kèl koté i sort kartié la,
o o o la ravine sa … »

L'aïeule tapait des mains, souriait et ses yeux tournés vers Julie semblaient la remercier de lui avoir permis de partager les souvenirs de son « vyè tan ».

Julie, pour une fois, n'avait rien dessiné. Elle avait juste griffé çà et là quelques mots en créole et en français sur le papier, le temps d'une méditation, histoire de clarifier ses pensées.

Un ami de Jean les ramena chez eux assez tôt. Ils trouvèrent Nanie cueillant des brèdes et des oignons dans le jardin.

Après une douche réparatrice, tous trois s'assirent sous la véranda. La grand-mère leur avait préparé des bonbons millet que Julie appréciait. Celle-ci, le menton sur la paume des mains et les coudes sur la table, souriait à ses pensées.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda jean
— Depuis que je suis là, nous avons visité de beaux endroits, nous avons rencontré des gens intéressants. Je n'ai découvert à Sainte-Rose que de jolis trésors. Que j'aimerais y habiter !
— Comme je serais ravie de voir ma petite-fille tous les jours ! s'enthousiasma Nanie.
— Un jour, poursuivit Julie, quand je serai grande, je voudrais bien devenir historienne, pour que la mémoire des anciens ne soit pas oubliée.
— En parlant de mémoire, fit Jean, tu sais que Sainte-Rose abrite un musée du volcan ? Demain, la première chose que je vais te montrer c'est celle-là ! Mais là, ma vieille carapace me dit qu'il est l'heure de se mettre au lit !

V

La coulée de 1977

La fascinante rivière de larmes rouges

Nanie vint ôter la petite de ses draps et lui annonça : « ton grand-père a déjà servi le petit déjeuner, ne tarde plus ! »
Du pain frais, de la confiture de papaye, du jus d'orange et des beignets de bananes garnissaient la table.
— C'est toi qui as préparé tout ça ? demanda Julie à son grand-père.
— Bien évidemment ! répondit-il. Ou krwa a mwin in mang atèr !
— Tu vois, quand il veut ! pouffa Nanie.

La place des laves n'était pas rouge mais elle l'avait été au mois d'avril de l'année 1977. Depuis, pas un seul jour ne s'écoulait sans le passage de quelques visiteurs d'ici ou d'ailleurs. L'église Notre Dame Des Laves, la miraculée du feu des enfers, se retrouvait choyée et photographiée sous tous ses angles. Depuis peu, une nouvelle venue obtenait aussi les faveurs touristiques. Des passionnés de la pierre avaient offert à la ville une sculpture se nommant *La Métisse*. Le buste rendait hommage à tout un peuple qui avait su renaître de ses blessures.

N'habitant pas très loin, nos amis s'étaient déplacés à pied. Jean, bien sûr, connaissait tout le monde. Le grand-père avait une particularité de ne sortir, sauf en de rares occasions, qu'avec ses « savat dédwa ». « Mi yinm kan mon pat i réspir », se targuait-il de rappeler. Ils se dirigèrent d'abord vers le musée de la coulée de 77. L'endroit n'était pas très grand, mais bien aménagé. Jean, pour avoir maintes fois exploré ces lieux, sortit au bout d'un moment, laissant Julie seule à sa découverte. Celle-ci passait en revue chaque photo, chaque vidéo des témoignages de ceux qui avaient subi de près ou de loin la traversée de la lave qui avait coupé en deux le village de Piton Sainte-Rose. À sa sortie, elle trouva son grand-père l'attendant sur le rebord d'un mur.
— Je croyais que tu allais rester là jusqu'à ce soir ! grommela-t-il en regardant sa montre.

— C'était si intéressant que je n'ai pas vu l'heure passer ! Grand-père, interrogea Julie, tu étais là quand le volcan est entré en éruption ?
— Oui, répondit-il. J'étais encore tout jeune et même si nous n'habitions pas très loin, nous n'avions pas peur pour notre vie, notre terre ; nous étions là par curiosité et pour donner un coup de main si nécessaire. Se retournant vers la montagne, il montra du doigt le lieu de la coulée. Il se remémora ensuite ce qu'il avait vu, entendu et ressenti.

«En un rien de temps il était là comme l'enfer au paradis
Il est sorti de là-haut
Dévalant les remparts
Comme une rivière qui aurait perdu son lit
Que plus rien ne pare
Cours, cours « ti tang », il n'y a rien de bon à tout cela !
Pas le temps de faire le fier, de faire le vantard
Regarde les gens d'en bas, ils s'affolent et sont désemparés
Cours, cours « ti-tang », quand tonne le canon,
On ne se bat plus au sabre « larlwar »
Écoute l'oiseau la vierge qui passe,
Il pleure son enfant suspendu au « fanjan »
Mon dieu, mon dieu, la lave coule comme de la boue
Mon dieu, mon dieu, sauve-les !
Les arbres s'écartent, craquent et bruissent comme une fanfare
en tête d'un défilé
Désespoir d'un défilé funèbre
Cours, cours, « ti-tang », sauve ta misère, sauve ton corps ! »

Jean reprit son souffle, puis poursuivit à l'intention de Julie :
— On pourrait se demander pourquoi, cette fois, le volcan a dirigé sa course vers le village de Piton Sainte-Rose. Chacun avait sa théorie. Un vieux sage disait « na domoun la fé pèt lamine dann bor laravine. La fé in fay é volkan la suiv ! ». Un autre, caché derrière sa longue barbe, marmonnait quelques mots inspirés : « sa lam bann zansèt maron la po plèr si souvnans zot pasé ! ». Un autre clamait : « Non, domoun tro mové, sa lamin Bondyé sa ! ».
Un « zorey » en costume-cravate venant d'on ne sait où donna lui aussi son point de vue : « C'est une grosse quantité de lave en fusion

qui a quitté son lit. Nonobstant la belle nature verte, ces arbres endémiques, elle a suivi sa route jusqu'à la mer. »
Mais toutes ces réflexions sont venues après, parce qu'à cet instant, il n'était point l'heure de jouer les philosophes. C'était le moment de fuir, de sauver quelques habits et les papiers importants. C'était également l'heure de maîtriser ses émotions parce que tout ce qu'il restait, le volcan s'en emparait. Tout le monde s'affairait à sauver ce qui pouvait l'être. Sur la route de Piton, devant la gendarmerie, il y avait monsieur le maire, monsieur le préfet et monsieur le curé. Habituellement, quand ces trois-là sont ensemble, c'est qu'il y a une campagne électorale ou une kermesse, mais là c'était pour l'enterrement d'un village. Le village de Piton Sainte-Rose. Maintenant, continua-t-il en se tournant vers sa petite fille, je vais te raconter une petite anecdote sur ce que j'ai vu quand j'ai aidé à transporter les affaires d'une famille. « Allons petit, dépêche toi, tu ne vois pas que le danger arrive ! Regarde là-haut ! Il descend, il va tout brûler ! » hurlait un homme à un enfant « Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, l'armée est là ! les soldats vont arrêter le volcan avec leurs fusils ! » répondit l'enfant.
— Et bien, s'étonna grandement Julie, je ne savais pas que tu connaissais tant d'histoires sur le volcan !
— Tu ne m'avais rien demandé mais tous ceux qui ont vécu à Sainte-Rose à cette époque-là ont quelque chose à raconter. Parce que cela a marqué tous les esprits.
Après avoir pris le temps de visiter l'emblématique église dont la parure est de pierres de lave, ils arpentèrent le sentier menant jusqu'à la mer découvrant ainsi les diverses coulées qui, en ces jours funestes, avaient englouti, sous un amas de magma bouillonnant, trente-deux cases et commerces. Julie ne savait plus où donner des yeux.
— Tu sais, expliqua-t-elle, qu'il y a deux types de coulées. Celle-ci est une coulée en graton et, plus loin, voici une coulée de lave cordée. Là, ici, ces choses blanches sur les rochers, c'est de la fleur de roche. C'est ce qui pousse en premier sur les roches de lave.
— Eh bien là, fit Jean, tu m'impressionnes avec ta petite tête bien remplie !
— Avant les vacances, précisa-t-elle, ravie d'avoir été complimentée par son grand-père, on a travaillé sur le thème du volcan, mais ce qui est bien, c'est que, là, je peux voir et toucher ce que j'ai lu dans les livres !

— C'est sûr que, là, tu aurais vingt-et-un sur vingt en « volkanri » !
— Grand-père, pouffa-t-elle gentiment, on ne dit pas « volkanri », mais sciences et vie de la terre.
Les filaos, reconnus comme des pestes végétales envahissantes, ayant colonisé une grande partie de cet espace pierreux, avaient été enlevés pour laisser aux autres espèces l'opportunité de se développer. Or, pour l'heure, la roche restait quasiment nue, mis à part les lichens, les bois de chapelet et autres fougères qui y proliféraient. Jean repéra une liane, cueillit une gousse et en extirpa quelques graines.
— C'est à mon tour de te poser une colle ! dit-il en montrant à Julie les petites graines rouges et noires. Qu'est-ce que c'est ? Mais, attention, ne le mets pas dans la bouche, elles sont toxiques !
— Je ne sais pas, mais elles sont jolies !
— Ce sont des graines de cascavelle ! On les appelle aussi graines de sorcier. C'est avec cela qu'on fabrique le « kayamb ».

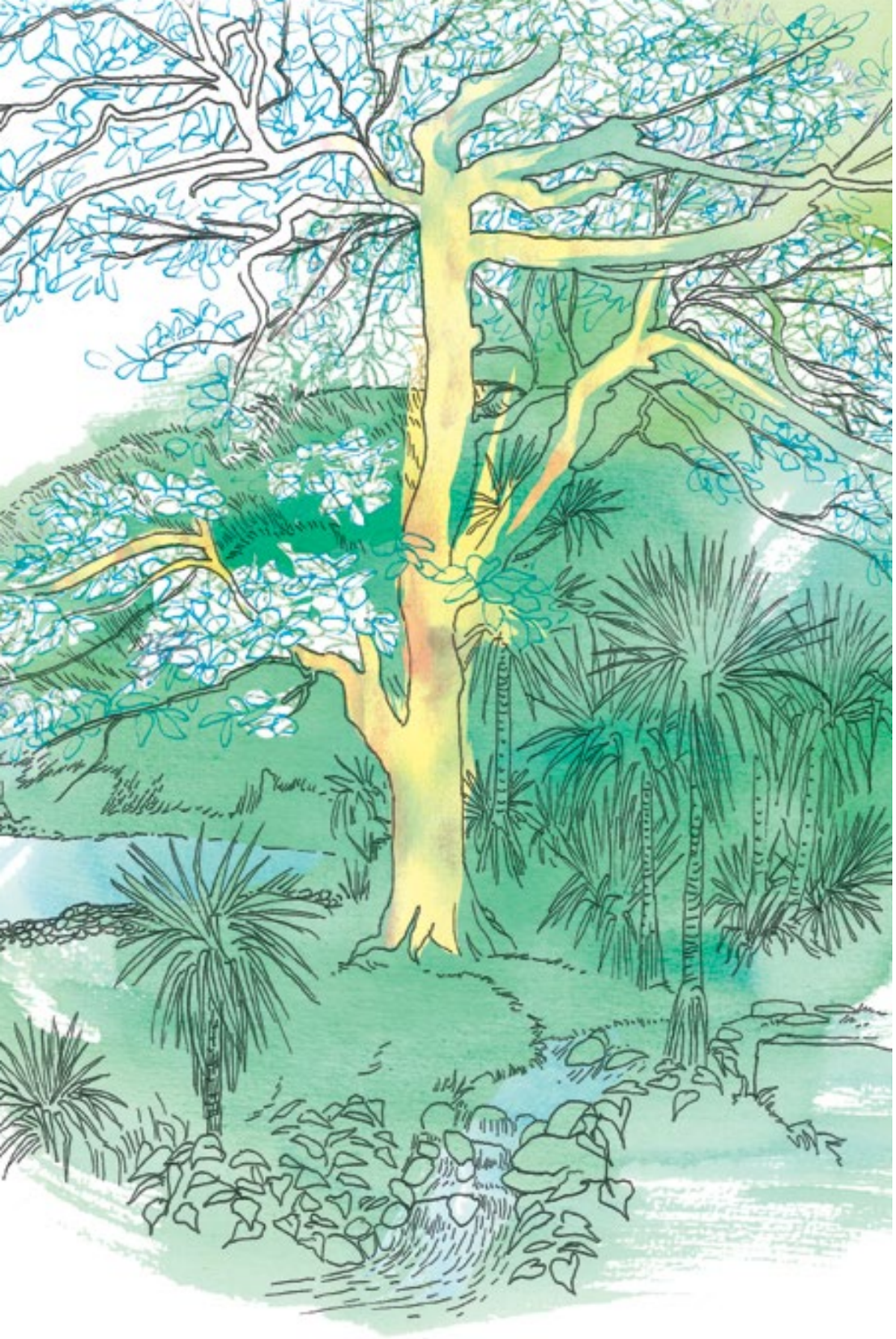
Lors de l'éruption de 1977, Sainte-Rose avait pris à l'océan quelques arpents. Les roches de formes atypiques, faisant par moment penser à des stalagmites ou à des météorites, étaient ornées d'olivines jaunâtres que le soleil faisait briller. Les sautes d'humeur de la mer changeante, parfois douce et caressante et parfois en état de fureur intense, les avaient sculptées, peut-être à son goût. Depuis, toute une vie s'y était installée. C'est à l'ombre des arbres qu'ils dégustèrent leur déjeuner, vite avalé. Julie était impatiente de marcher, nus pieds, sur la petite plage de sable gris, teintée elle aussi, du brillant des olivines. Sous le regard tendre et vigilant de son grand-père, elle allait et venait, scrutant tout ce que cet endroit lui dévoilait. Jean l'admirait pour tout ce qu'elle était : sensible, curieuse et tant d'autres qualités qui faisaient d'elle une enfant singulière. Au fil de ces aventures, ses réticences avaient fait place à un empressement qu'il avait presque du mal à suivre. Elle semblait avoir oublié ses écrans.
« Elle n'est pas seulement belle comme un bouquet d'étoiles dans un ciel sombre mais ses yeux arrivent aussi à dessiner ce que son âme perçoit, son crayon chante sur le papier la mélodie de son « fonnkèr », songeait Jean.
L'heure tardive contraignit nos deux amis à quitter ces lieux pittoresques. À chaque fois qu'elle revenait de ses balades, Julie exprimait ses ressentis à sa grand-mère, toujours prompte à l'écouter.

— Nanie, dit-elle pensive, la coulée de lave est passée sur les maisons de beaucoup de gens, elle a détruit des plantations mais dis-moi : combien d'habitants sont morts ?
— Beaucoup d'animaux sont morts, mais heureusement la population a pu être évacuée. Après cela, continua-t-elle, la plupart des gens sont revenus mais quelques-uns ont été si traumatisés par ce qu'ils avaient vécu, qu'ils ont décidé de quitter Sainte-Rose, pour s'éloigner du volcan qui leur avait tout pris.
N'ayant mangé que très léger à midi, Jean et Julie savourèrent leur dîner avec un appétit d'ogre.
— Ce soir, c'est moi qui fais la vaisselle ! proposa Julie, après avoir apprécié une glace à la vanille.
— Tu es vraiment une bonne petite ! remarqua Jean.

« Sa noutti lorkidé,
noutti zazakèl,
nout zoli manmzèl,
nout zoli gaté.
Sa ti kado bondyé,
po gayar nout zyé,
ti solèy nout syèl,
noutti larkansyèl. »

Très émue, Julie se jeta dans les bras de sa grand-mère qui venait de lui chanter ses paroles.
— C'est toi qui as composé cette romance ? demanda t-elle.
— Toutes les personnes qui t'approchent prennent la couleur de ta passion ! fit Nanie. Quand tu es là, je deviens poétesse pour conter mon cœur !
— Nanie, tu devrais conter ton coeur au monde entier. Et si tu publiais tes écrits, je serais comblée si tu m'acceptais comme illustratrice !
— La nuit porte conseil, abrégea Nanie, invitant sa petite-fille à se préparer à se lover dans les bras de Morphée.

Le ciel venait de s'auréoler d'une lune toute ronde et de petits nuages colorés. Une brise rafraîchissante avait remplacé la chaleur du jour.



VI

L'Anse des Cascades

L'enfer au paradis

Au petit matin du samedi, un bruit peu commun fit sursauter Julie. Elle sauta de son lit en toute hâte. Ouvrant la fenêtre, elle se rendit compte que c'était la pluie, qui tapait sur le toit de tôle, qui l'avait réveillée. Habitant au deuxième étage d'un immeuble à Saint Denis, elle n'avait pas eu beaucoup d'occasions d'entendre chanter la pluie de si belle façon et, bien que surprise au départ, elle trouva cela fort plaisant. Elle se laissa bercer par cette mélodie saccadée. Mais soudain, une inquiétude traversa son esprit : comment allaient-ils pouvoir profiter du site de l'Anse des Cascades s'il continuait à pleuvoir ? Elle fila voir ses grands-parents.

— Ne t'inquiète donc pas mon zoli ti lorkidé, la rassura Jean. Regarde sur la mer, les nuages se dissipent. Sans tarder, le soleil va pointer le bout de son nez.

— C'est encore une belle balade dans le passé que vous allez faire, souligna Nanie, mais n'oubliez pas que nous recevons du monde ce soir, rentrez plus tôt pour m'aider.

— Bien sûr Nanie ! promit la petite en l'embrassant.

Non loin du piton sémaphore, jouxtant le chemin qui mène au site de l'Anse des Cascades, vivait l'homme qu'ils allaient rencontrer. Celui-ci était le petit-fils du brigadier qui avait été l'un des témoins du naufrage du *Kaisari*. Nul besoin de signaler leur arrivée, les cris véhéments des chiens s'en étaient chargés.

— Entrez ! dit-il en réprimandant les bêtes bruyantes. Les roquets aboient mais ne mordent pas !

Nos amis furent invités à s'installer dans le jardin, sous un kiosque où les attendaient la dame des lieux et deux chats très câlins.
— Je suis contente de te voir ! fit-elle à Jean. Et cette jolie petite poupée, je suppose que c'est julie !
— Bonjour madame ! répondit Julie, déjà en train de caresser les félins amicaux.
— Ces animaux là , continua la dame, reconnaissent de suite les gens qui ont bon coeur !
Au bout d'un certain temps, Julie questionna leurs hôtes au sujet du *Kaisari*.
— Tout le monde sait où se trouve la roche *Kaisari*, mais peu de personnes savent pourquoi elle est ainsi nommée, débuta l'homme enthousiasmé par la curiosité de la petite. Voila comment s'est passé l'histoire, en janvier 1901. J'étais encore enfant, quand mon grand-père me l'a racontée. C'était un lendemain de cyclone. Il avait frappé toute la nuit dans un bruit d'enfer ! Et comme vous le savez, avant les cyclones n'épargnaient ni les cases en paille, ni les champs. Tout était saccagé et les villageois sinistrés. Personne n'arrivait à dormir avec la peur et le bruit. À l'aube, quand ça s'est enfin calmé, des hommes sont venus cogner à la porte de la maison de grand-père. Au premier abord, il pensa que des gens cherchaient un abri, mais, après avoir ouvert la porte, il a reconnu deux pêcheurs de Bois-Blanc, complètement affolés :
— Qu'est-ce qui vous arrive ? leur a-t-il demandé.
— La mort, la mort !
— Quoi la mort ?
— Oui, monsieur le brigadier, la mort dans le fond du quai Bambou !
— Attendez, venez prendre chacun « In vèr lo d'sèl » pour vous calmer, on en parlera après !
Les hommes avalèrent quelques gorgées du chaud breuvage, puis, encore tout tremblants, balbutièrent :
— Il y a… Il y a la mort sur le rivage ! On vient de le voir !
Grand-père avait du mal à les croire :
— On dirait que vous avez pris une bonne cuite non ? Combien de verres avez vous déjà bus à cette heure matinale ?
Les deux hommes brandirent en même temps leurs bras au ciel :
— Nous vous le jurons, monsieur le gendarme, nous vous le jurons, que nous n'avons rien bu !

Le jour se levait à peine, comme ils avaient l'air sérieux, grand-père décida de juger de la situation par ses propres yeux. Le temps qu'il mette sa veste de gendarme, les deux pêcheurs étaient déjà repartis donner l'alerte auprès des habitants des alentours. Toute la population se rassembla sur les lieux malgré les ravages du cyclone.
Leur hôte s'arrêta un instant et, ouvrant une pochette, en sortit quelques vieilles photos jaunies, le croquis d'un bateau, un écrit d'époque. Puis, il continua son récit :
— Une vision d'horreur les attendait. La scène qui s'offrait à eux était d'une désolation inimaginable ! Beaucoup de naufragés étaient éparpillés dans les rochers. Tous épuisés, ils n'avaient plus la force de bouger ou de demander de l'aide. Les vagues de la mer les chahutaient comme la ravine charrie du bois mort. Alors, dans un élan du cœur, tous ceux qui étaient présents, hommes, femmes et enfants, accoururent de tous côtés pour porter assistance à ces pauvres malheureux.
A cette époque-là, la misère régnait parce qu'une terrible crise économique affamait la population, toutefois, chacun rendit service avec entrain. Le maire de la ville avait organisé le sauvetage des cinquante-quatre rescapés. On les avait conduits dans les calbanons de La Ravine Glissante. On retrouva, deux jours plus tard, plus au nord, le corps d'un des vingt-trois marins disparus. Il fut enterré dans le cimetière de Sainte-Rose. Si vous vous y arrêtez, vous repérerez facilement sa tombe car elle est entourée de chaînes. C'était le mécanicien du *Kaisari*.
L'homme s'adressa ensuite plus particulièrement à Julie :
— Ma petite demoiselle, ton grand-père m'a dit que tu aimais la poésie. Pourrais-tu lire cela pour nous ?
— Bien entendu, monsieur, fit-elle en prenant le pli qu'il lui avait tendu. Elle s'accorda un temps pour prendre connaissance du contenu et s'en imprégner. Puis s'exprima avec l'élégance qui lui était propre.

« Nous attendions-nous à ce que tous en réchappent ?
Elle se fit assassine, Bourbon la belle.
Et le vent et la pluie torrentielle,
Et la mer furibonde ; tout fut enfer !
Tout fut enfer !
L'abîme béant du creux des lames
Qui, furieux happe les âmes,

Engouffre nos compagnons d'infortune
Dans ses tourbillons nocturnes.
Puis une livide torpeur atrophie toute envie
Et l'on s'accroche au mât tel à la vie.
Que d'angoisses amères, d'atroces cris,
S'échappant du fier et beau Kaisari,
Qui se plie, tangue et chavire dans la nuit
Dans les flots bouillonnants d'une mer en furie.
Nous attendions-nous à ce que tous en réchappent ? »

Le poème avait troublé tout le monde. Peut-être était-ce l'effet du timbre de la voix de Julie et de l'émotion qu'elle avait voulu transmettre.
— Ce dessin représente le *Kaisari* ? demanda-t-elle en montrant l'un des documents que l'homme leur avait prêtés.
— Il n'y a pas de photo de ce bateau, mais c'est sûrement lui ! confirma l'homme. Ce que je sais, c'est que c'était un navire anglais, qui faisait du commerce dans l'océan Indien. On peut retrouver des photos de bateaux similaires et qui parcouraient le même trajet.
— Et pourquoi ce navire a-t-il coulé ?
— Il sortait du port de la Pointe des Galets pour se diriger vers Maurice quand l'énorme cyclone l'a fait dériver aux abords des côtes de Sainte-Rose. De plus, le gouvernail s'étant cassé, le bateau était comme une voiture sans volant. La mer en faisait ce qu'elle voulait. Il a fini par se fracasser sur la côte.

Chaque fois que Julie rencontrait une personne d'un certain âge, elle comparait ses souvenirs à de beaux diamants qui ne demandaient qu'à être mis en valeur. « Ce sont nos racines ! » se répétait-elle continuellement.
Ayant remercié grandement le couple pour leur hospitalité et les connaissances qu'ils avaient partagées, Julie et Jean partirent à la rencontre de la fameuse Anse des Cascades.
Le site forme un doux écrin paré de milles couleurs. L'eau des cascades fraîches tombant en farine, la palette de bleus qui fait la particularité de cette partie de l'océan, la végétation exubérante où nombre d'oiseaux nichent à demeure, prennent en otage le cœur de chaque visiteur. Les palmiers géants égayés de mousses colorées offrent l'ombre de leur cimes et les balades s'en trouvent rafraîchies.

Le charme paradisiaque de cette crique contrastait avec l'histoire dramatique qui venait d'être contée à nos amis. Avant de rentrer, Julie ne résista pas à l'envie de se rapprocher des chutes d'eau et de sentir leur fraîcheur, de respirer à pleins poumons les parfums enivrants des fleurs sauvages.
— Comme c'est beau ici ! s'extasia-t-elle.
À peine rentrés, Julie et Jean décidèrent d'un commun accord de seconder Nanie à la cuisine.
— C'est gentil à vous, les enfants, apprécia-t-elle ! Mais j'ai presque fini. Il ne manque plus que le riz à cuire et la salade à mélanger. Je vais terminer cela, vous, allez mettre la table !

Cela ne faisait qu'une semaine que Julie séjournait à Sainte-Rose, mais lorsque ses parents parurent, c'est à grandes enjambées qu'elle alla les accueillir.
— Comme vous m'avez manqué, se réjouit-elle !
Tour à tour, elle se jeta dans les bras de sa mère, de son père et prit avec précaution son petit frère dans les siens. Sous la véranda arborant un air de fête, toute la famille parlait, riait autour de la table. Puis, avec grande excitation, Julie relata quelques anecdotes sur ses aventures à ses parents tout en leur présentant les dessins qu'elle avait réalisés. Parmi ses esquisses, il n'était pas rare de voir, griffés çà et là, des bouts de phrases, des idées qu'elle ne voulait pas oublier ou quelques vers.
— Eh bien ! s'étonna sa mère, vous n'avez pas chômé ! Moi qui croyais que tu allais t'ennuyer sans ton téléphone !
— Au début, ça été vrai, avoua Julie, mais, très vite, j'ai trouvé ça vraiment génial ! Tous ces gens qui nous ont raconté des histoires sur Sainte-Rose avec une telle passion, m'ont donné envie de devenir, un jour, historienne !

Nanie leur servit une salade de chou de coco, un gratin de macaronis et un massalé de coq. Elle était satisfaite de voir tous ses convives mangeant de bel appétit.
Les discussions se prolongèrent jusque tard dans la soirée. Une fois couchée, Julie, même si elle était ravie de revoir ses parents, pensa aussi que ces moments en compagnie de ses grands-parents ainsi que ses aventures en quête des joyaux de Sainte-Rose touchaient à leur terme.

VII

La Source Bois-Blanc

Cinq doigts pour conter LouKaf

Le petit jugea qu'il était l'heure pour toute la compagnie d'endormis de mettre pied à terre et le seul moyen qu'il trouva fut de signifier, haut et fort, non loin des oreilles de sa soeur, son désir de prendre le petit déjeuner. Le stratagème se révéla d'une grande efficacité car, en très peu de temps, tout le monde fut debout.

— Oh ! Cet enfant est petit et pourtant il donne de la voix ! sourit Jean. Mais que voulez-vous, au ventre affamé, il faut donner à manger !

— De toute façon, déclara Nanie, en regardant l'heure, le jour est déjà levé et, en plus, il faut que l'on profite de ce petit bandit !

Le soleil qui avait transpercé l'horizon inondait de sa clarté les quelques nuages présents, offrant un magnifique tableau aux couleurs orangées, jaunes et grises sur le fond bleu turquoise du ciel. Cela laissait présager d'un dimanche charmant.

— Heureusement qu'on s'est réveillés tôt ! se réjouit Julie. Sans cela nous aurions raté ce joli spectacle de la nature !

L'arôme du café embaumait la maison lorsque Jean revint de la cuisine avec la marmite de riz chauffé.

— Je n'y ai pas mis de piment, souligna-t-il, parce que sinon mon zoli ti lorkidé n'en mangerait pas.

Après ce copieux petit déjeuner, les deux hommes prirent sur eux de s'occuper du repas du midi, tandis que la visite du jardin était au programme de la gent féminine.

— Nous sommes bons seigneurs ! fanfaronna Jean.

Puis, ils chargèrent tous les « soubik » dans les coffres des voitures et partirent pour le village de Bois-Blanc, au lieu-dit « La Source ». Pour le dernier épisode de son aventure, Julie, accompagnée de toute la famille, eut la chance d'assister à une saynète sous l'espace boisé à même le bord de mer.

Le spectacle était dédié à un homme surnommé « loukaf » qui avait vécu pendant un moment à Bois-blanc et qui avait marqué les esprits. Une statue, à son effigie, avait été érigée en son honneur. Les cinq acteurs se tenaient debout devant la grotte où ce personnage avait élu domicile, il y avait plus de cinquante ans :

« Défwa lo tan i pé èt an siklone. Lo van, la pli an déliz, ansanm zéklèr i pé aport dovan nout baro, kalité zafèr ke nou té i atann pa.
KRIKE ! KRAKE ! In swar, dann kartyé bwablan, pa ninport kèl koté : dann fon la sours, si propriyété mésyé lo mèr...
Par ousa li té sort ? Parkoman li té apèl ? Kosa li la ni fé la ? Poudvré vréman ? Tap si la port in groblan !
Kwé ? Sé lèr la, dann fénwar, dan in tan an sounouk, li la ozé ? Son dé pat atèr, bèrtèl si lodo. Somanké li té sort lwin ?! Tayé konm in larmwar, non ! Tayé konm in rosh, non ! Konm boug la, mé sink fwa pli kosto, é mil fwa pli karé.
Médam mésyé la sosyété, kan groblan la rouv la port son kaz, dirèk kap-kap la trap ali. Kisa navé si son péron ?
In bèl kaf ! Dann fénwar ansanm son koulèr kafé byin korsé. Té i vwa ali apén tèlman li té nwar. Dann kré son min lété nwar. Son zansiv minm lété nwar. Malgré son dogrédkor, lo kaf lété byin poli mé li té koz pa for. Dann gro dézord la mèr, lam té fouèt lo rosh é groblan té oblizé karkiy son zorèy po konprann son kozman.
Groblan po infwa lété sirpri. In nwar, sirtou dann kartyé la, dé grobra si son térin, bin li la pa di non. La done lo kaf inn ti kouvèrt : « Na inn plas dann fon lakour... po le rès, na war domin ! »

KRIKE ! KRAKE ! Avan soley la lévé, lo kaf té déza an luil. Li té fini done manzé zanimo, rode la pay po mèt sek. Si térin in groblan, zot i koné, néna touzour in nafèr po fé.

KRIKE ! KRAKE ! Lo tan la pasé. Konm tou lé matin, son baton dann son min, groblan té fé son viré-tourné. Li té byin kontan war lo kaf travay pli for k'in bèf moka. Zot la fini vwar in bèf dor dann in kaz zot ? Par anba lakaz groblan, dann shomin sharèt, dann karo kann, bordaz la mèr, navé in kavèrn.
In paradi vèrdir, lo ti dezord la mèr, lodèr la natir, in kavèrn an rosh volkan li la trouvé si bordaz shomin sharèt. Konm in gran ni zwazo

po anpar son kor, po anpar son po, po bèrs son koko, koko dolo, do la sours té i koul an flo. Lian aou, fouzèr aou té i akrosh lo rosh. Pat lézar té i kour si koté, zèrb babouk digdig son pyé, badamyé té i ékart son bann bransh po anpar solèy. La mous té i pintir son syèl. Bann fisir sou kap té konm fisir sou son pyé, fisir si son po, fisir dann son kor. Dann vant karvèrn la li lété konm dann vant in momon i protèz son gaté, sonnti zarlor.

Lo tan la pasé. Konm tou lé matin, son baton dann son min, groblan té i fé son viré-tourné. Mé groblan té pi parèy. Li té kom in lam perdi. Lo kaf la santi traka té pou may ali... Domoun sintroz la di ali in lèr, sonnti fiy té byin malad. Tout bann swanyèz la pa nyabou. Doktèr la vil té lwin. Domoun sintroz la di li, komans grinn shaplé. Groblan té antrinn ni fou à fors tourn an ron. Son fiy té dann malizé. Lo kaf té vé rann ali kont par li minm, dann kèl dogré ti fiy la lété.
In lèr lo propryétèr la sort in linstan, loukaf la souk lokazyon po rant dann la kaz groblan an kashièt é la, li la vi, konstaté, kalkilé é li sé prann son shomin po mi koné pa kèl rézon, shomin zévi té son partans, son direksyon.
Son fiy té si la fin, larm roul dann son zyé ! Somanké min nwar li la bézwin. Sèlman ! Min nwar li vé pa ! Min blan giny pa fé ryin. Min nwar bondyé, galé, po li krazé, pilé zérbaj loukaf minm té i koné. Bèrtèl si lodo, shapo si koko... Shomin an tèr, li la mont lwin, li la mont o. Po trouv karo kanf lété dir. Mé lodèr la, li lavé bezwin po kominyé èk son natir. Dann son tèt, lo bann romèd, zansèt té i mirmir. Dann silans son pryèr, kèrgro té i fane. Lété lotan po li alé rod son tizane. Pa ninport lékèl, non ! Zambavil, tranmtranm, tantan, binzwin, faame ek fouzèr an lyane. Po ardonn lotti fiy son gayar, fèy èk zékors lété son zarm. Sa minm sat li lavé bezwin po géri lo kor èk lam. Mèt èk sa détti mo po élwany mové sor, la mor èk mové kalkil. Aprésa, la vi viktwar i arpran son drwa, i oubli son fardo. Bértèl sharzé si lodo, shapo si koko, shomin an tèr, li la mont lwin, li la mont o. Aprésa, li la ardésann ! Dann son bértèl èk dann son min, inta zerb èk zékors. Li la agard lo foré éli ladi : « èk sa ti fiy la, va artrouv son fors. »

Li la fé, Médam mésyé la sosyété, ansanm le don Bondyé la doné ! Lèr li la arni, li la pran in rosh krè, in galé blé épi li la komans pil son bann zafèr tank li la niabou. Kan son préparasyon té byin an pomad,

san domann ryin pèrsone, li la rant dann lo kaz po gonm lotti fiy boutanbout.
Konm tèrla, zordi, domoun la fé in lantouraz otour lakaz groblan, po akout lo nouvèl. Zot la komans agard inn é lot, lo monmon lotti fiy la mèt son dè min si son tèt, la komans kri lasasin. « Mondyé sényèr. Sa la sorsèlri ! » Innot la di : « o mwin ali, li la tant in zafèr. »
Kan li té fine aplik son gomaz... li la parti, li té fine fèr sak li lavé po fé. Lo landomin, lotti fiy, anform, paré po alé zoué lokouri dann rosh la sours dann bor la mèr.

KRIKE ! KRAKE ! Groblan la rod loukaf partou dann son kour, dann shomin, po di ali son gran mérsi èk son fonnkèr. Konm Mésyé Beurard lo groblan é ké an plis lété lo mèr la vil é anpliskesa gran propryétèr kann, li la domann tout son bann zanplwayé rouv in shas po artrouv louKaf. Li la fouy tout son bann tèr, mé louKaf la pa lès in tras. Konm li la rivé, li la parti. ».

Le spectacle terminé, toute la foule se mit debout pour ovationner les acteurs. Puis, ceux-ci se présentèrent :

« Konm sinkdwa dan in min
Noulé sinkdwa dékolé
Shakinn na son personalité
Sinkdwa dékolé
Mé kan nou sèr ali pwin séré
Nou reprézant linité »

Écouter une belle histoire avec en prime des « fonnkèr », dont elle raffolait, et tout ça dans un cadre idyllique, Julie était aux anges, tout là-haut, et se disait que son inoubliable périple se terminait en apothéose. De là où ils se trouvaient, l'Anse des Cascades, visitée la veille, était à portée de vue, mais cet endroit avait aussi ses charmes. Outre la « grotte loukaf » récemment inaugurée, les grands espaces boisés et gazonnés, l'ombre des feuillages et le bruissement de la mer poussaient chacun à se taire pour laisser la nature choyer les âmes. La peau du ventre bien tendue grâce à un repas qualifié par son père de « gargantuesque », Julie profitait de chaque instant de ce beau dimanche ensoleillé, mais elle savait que toutes les bonnes choses

ont une fin et qu'il fallait rentrer. Même en sachant qu'elle pourrait revenir bientôt, en une semaine, elle avait apprécié ses grands-parents différemment et le fait de les quitter la bouleversait.
— Grand-père ! Nanie ! Je vous aime énormément ! Merci pour ce que vous m'avez offert ! Dans mes prières, je demanderai à Dieu de veiller sur vous !
— Mon ti lorkidé, zoli, zoli, nous serons toujours là ; reviens quand tu veux ! s'exclama Nanie.
— En plus, rajouta Jean, nous avons encore beaucoup d'endroits à visiter...
— Aujourd'hui, continua Nanie, on ne peut que difficilement se passer de téléphone portable. Néanmoins, tu as pu le constater au cours de cette semaine avec nous : ce que la nature nous prodigue ne peut-être ressenti que si on prend le temps d'en profiter. Un quelconque écran ne peut faire aussi bien !
— Ne t'en fais pas Nanie, j'ai appris beaucoup de choses en votre compagnie et je vous promets de faire des efforts : je vais consacrer beaucoup moins de temps à mon téléphone et à mon ordinateur ! Comme ça, je pourrai me concentrer sur tes poèmes et les illustrer ! Parce que tu vas les publier, hein, Nanie !
— Ha, comment pourrais-je dire non aux plus beaux yeux du monde ? Nanie sourit, puis, elle et Jean enlacèrent tendrement Julie avant de la laisser partir avec ses parents.
En quittant la ville, à l'arrière de la voiture, Julie était pensive. Elle s'était entendue dire tout haut :
« Pour sa beauté, son passé, c'est sûr ! J'aime Sainte-Rose ! »

Achevé d'imprimer en 2020
pour le compte de l'association Rivages et Patrimoine
sur les presses de Nouvelle Impression Dyonisienne
Mise en page et illustrations Solen Coeffic
Dépôt légal : mai 2020

Cette opération est cofinancée par l'Europe, le Département de La Réunion et l'Etat - Ministère de la Culture
dans le cadre du Programme de Développement Rural de La Réunion - Volet LEADER FEADER 2014-2020